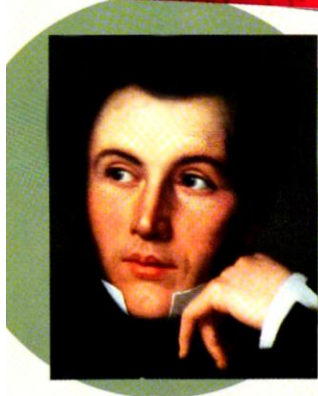


**1/ Biographie d'Alfonse de Lamartine** extraite du manuel *Nathan français littérature*, 2011.**Lamartine**

Lamartine grandit à Milly, au bord de la Saône. Après ses années d'études, où il souffre d'être mis en pension, il refuse de servir Napoléon qu'il considère comme un usurpateur. Il mène une vie oisive, lit et écrit des vers. Un voyage en Italie lui laisse le souvenir de paysages enchanteurs. En 1814, engagé dans le régiment des gardes du corps de Louis XVIII, il accompagne le roi en Savoie durant les Cent Jours. Deux ans plus tard, il rencontre Julie Charles à Aix-les-Bains. C'est pour elle qu'il écrit « Le Lac », peu avant la mort de la jeune femme. Publiées en 1820, les *Méditations poétiques* consacrent la gloire du poète romantique. S'engageant dans l'action politique, Lamartine prend part à la Révolution de 1830. Il est élu député en 1833. Chef du gouvernement provisoire, il proclame la République en 1848. Mais il échoue aux élections présidentielles. Accablé par des dettes énormes, Lamartine est condamné aux « travaux forcés littéraires ». Sa famille refuse des funérailles nationales à sa mort, en 1869.

- ▶ **Alphonse de Lamartine**
- ▶ Né à Mâcon le 21 octobre 1790.
- ▶ Décédé à Paris le 28 février 1869.

**ŒUVRES PRINCIPALES****Poésie**

*Méditations poétiques* (1820),  
*Harmonies poétiques et religieuses*  
(1830), *Jocelyn* (1836), *La Vigne  
et la Maison* (1857).

**Récits autobiographiques**

*Voyage en Orient* (1835), *Raphaël*  
(1849), *Graziella* (1851).

**Essai**

*Histoire des Girondins* (1847).

**2/ « Le lac », *Méditations poétiques*, 1820.**

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

5 Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

10 Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

15 Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

20 Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :

" Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !  
Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !

25 " Assez de malheureux ici-bas vous implorent,  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux.

30 " Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
35 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
40 Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?  
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus !

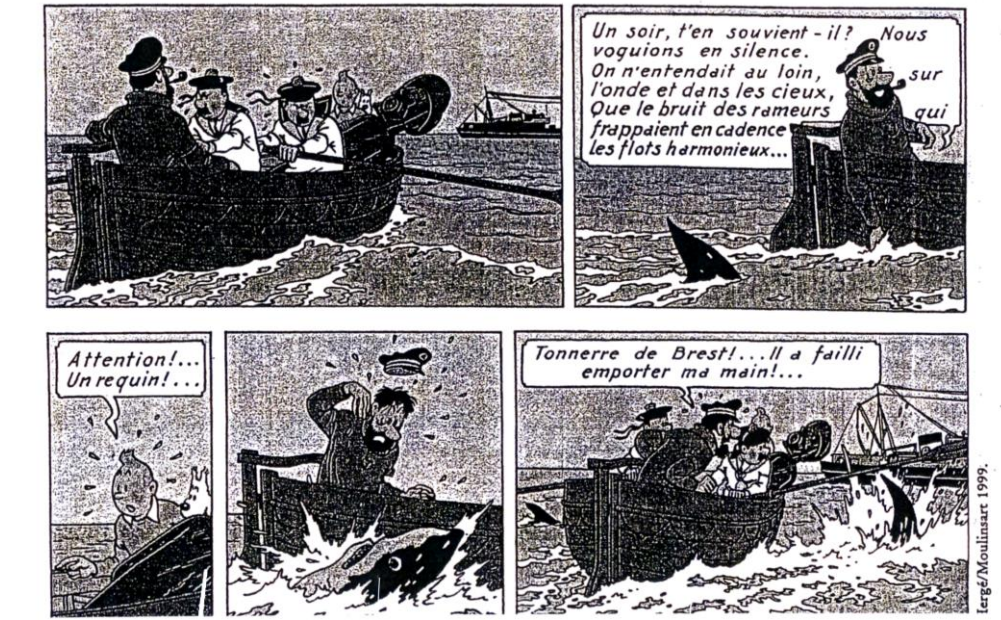
45 Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez ?

50 Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
55 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
60 De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : Ils ont aimé !



Hergé, *L'île mystérieuse*, 1942.

### 3/ Extrait de la première préface des *Méditations poétiques* (1849)

« Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à 7 cordes de convention, les fibres même du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature »

### 4/ Jacques Delille, « À La princesse Jablonowska », *Poésies fugitives*, 1807 (extrait)

Belle Jablonowska, de mon champêtre ouvrage  
 Daignez d'un doux sourire favoriser l'hommage.  
 La campagne inspira mes chants ;  
 Là sont unis l'agréable et l'utile ;  
 Vos agréments sont faits pour enchanter la ville,  
 Mais vos goûts purs vous ramènent aux champs.  
 Je ne puis vous offrir des sceptres, des couronnes,  
 Des temples fastueux, de superbes colonnes ;  
 Mais les divinités, d'un regard complaisant,  
 Daignent sourire au plus simple présent :  
 Ainsi la vive Amadryade,  
 Ou la Nympe des bois, ou la jeune Oréade,  
 Chez la pieuse antiquité,  
 Dans un temple entouré d'une pompeuse arcade,  
 Ou d'une riche colonnade,  
 Par les grands et les rois voyait son nom fêté ;  
 Puis retraits dans son arbre, et sous son frais ombrage,  
 Oubliant et son temple et les palais du ciel,  
 Se contentait de l'humble hommage  
 De quelque fleur ou d'un rayon de miel.

### 5/ Extrait de l'avertissement de l'éditeur accompagnant la première édition des *Méditations poétiques* (1820)

Les morceaux dont se compose le Recueil que nous offrons au public sont les premiers essais d'un jeune homme qui n'avait point, en les composant, le projet de les publier. Vivement frappés du sentiment poétique qui y domine et de la teinte originale et religieuse de cette poésie, nous avons pensé que le public les accueillerait avec intérêt ; et, sans nous dissimuler ce que le travail et le temps pourraient ajouter au mérite de ces ouvrages, nous avons demandé à l'auteur la permission d'en imprimer un certain nombre. Le nom de *Méditations* qu'il a donné à ces différents morceaux en indique parfaitement la nature et le caractère ; ce sont en effet les épanchements tendres et mélancoliques des sentiments et des pensées d'une âme qui s'abandonne à ses vagues inspirations. Quelques unes s'élèvent à des sujets d'une grande hauteur ; d'autres ne sont, pour ainsi dire, que les soupirs de l'âme.

#### **6/ Titres des 24 poèmes de la première édition**

- |                             |   |
|-----------------------------|---|
| 1- L'isolement              | 14- La Foi  |
| 2- L'Homme                  | 15- Le Golfe de Baya, près de Naples                        |
| 3- Le Soir                  | 16- Le Temple   |
| 4- L'Immortalité            | 17- Chants lyriques de Saül, imitation des psaumes de David |
| 5- Le Vallon                | 18- Hymne au soleil   |
| 6- Le Désespoir             | 19- Adieu   |
| 7 - La Providence à l'homme | 20- La Semaine sainte à La Roche-Guyon                      |
| 8- Souvenir                 | 21- Le Chrétien mourant                                     |
| 9- L'Enthousiasme           | 22- Dieu  |
| 10- Le Lac                  | 23- L'Automne   |
| 11- La Gloire               | 24- La Poésie sacrée, dithyrambe                            |
| 12- La Prière               |   |
| 13- Invocation              |   |

#### **7/ Lamartine, "L'isolement", *Méditations poétiques*, 1820.**

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,  
 Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;  
 Je promène au hasard mes regards sur la plaine,  
 Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

- 5 Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;  
 Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;  
 Là le lac immobile étend ses eaux dormantes  
 Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

- 10 Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,  
 Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;  
 Et le char vapoureux de la reine des ombres

Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,  
Un son religieux se répand dans les airs :  
15 Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique  
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente  
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;  
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante  
20 Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,  
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,  
Je parcours tous les points de l'immense étendue,  
Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend. "

25 Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,  
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?  
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,  
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

30 Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,  
D'un oeil indifférent je le suis dans son cours ;  
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,  
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

35 Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,  
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :  
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;  
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,  
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieus,  
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,  
40 Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;  
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,  
Et ce bien idéal que toute âme désire,  
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

45 Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,  
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !  
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?  
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

50 Quand là feuille des bois tombe dans la prairie,  
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;  
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :  
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

**7/ Extrait de la première préface du recueil (1849)**



J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi; et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'imagination, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui réverbérait l'œuvre de Dieu ! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous, il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix. Cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie. Voici les plus lointaines traces que je retrouve au fond de mes souvenirs presque effacés des premières révélations du sentiment poétique qui allait me saisir à mon insu, et me faire à mon tour chanter des vers au bord de mon nid, comme l'oiseau.

## **8/ Commentaire par Lamartine de « L'isolement »**

J'écrivis cette première méditation un soir du mois de septembre 1818, au coucher du soleil, sur la montagne qui domine la maison de mon père, à Milly. J'étais isolé depuis plusieurs mois dans cette solitude. Je lisais, je rêvais, j'essayais quelquefois d'écrire, sans rencontrer jamais la note juste et vraie qui répondît à l'état de mon âme ; puis je déchirais et je jetais au vent les vers que j'avais ébauchés. J'avais perdu l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. Mon cœur n'était pas guéri de sa première grande blessure, il ne le fut même jamais. Je puis dire que je vivais en ce temps-là avec les morts plus qu'avec les vivants. Ma conversation habituelle, selon l'expression sacrée, était dans le ciel. On a vu dans *Raphaël* comment j'avais été attaché et détaché soudainement de mon idolâtrie d'ici-bas.

J'avais emporté ce jour-là sur la montagne un volume de Pétrarque, dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. Les premiers vers de ces sonnets me ravissaient en extase dans le monde de mes propres pensées. Les derniers vers me sonnaient mélodieusement à l'oreille, mais faux au cœur. Le sentiment y devient l'esprit. L'esprit a toujours, pour moi, neutralisé le génie. C'est un vent froid qui sèche les larmes sur les yeux. Cependant j'adorais et j'adore encore Pétrarque. L'image de Laure, le paysage de Vaucluse, sa retraite dans les collines *euganéennes*, dans son petit village que je me figurais semblable à Milly, cette vie d'une seule pensée, ce soupir qui se convertit naturellement en vers, ces vers qui ne portent qu'un nom aux siècles, cet amour mêlé à cette prière, qui font ensemble comme un *duo* dont une voix se plaint sur la terre, dont l'autre voix répond du ciel ; enfin cette mort idéale de Pétrarque la tête sur les pages de son livre, les lèvres collées sur le nom de *Laure*, comme si sa vie se fût exhalée dans un baiser donné à un rêve ! tout cela m'attachait alors et m'attache encore aujourd'hui à Pétrarque. C'est incontestablement pour moi le premier poète de l'Italie moderne, parce qu'il est à la fois le plus élevé et le plus sensible, le plus pieux et le plus amoureux ; il est certainement aussi le plus harmonieux : pourquoi n'est-il pas le plus simple ? Mais la simplicité est le chef-d'œuvre de l'art, et l'art commençait. Les vices de la décadence sont aussi les vices de l'enfance des littératures. Les poésies populaires de la Grèce moderne, de l'Arabie et de la Perse, sont pleines d'afféteries et de jeux de mots. Les peuples enfants aiment ce qui brille avant d'aimer ce qui luit ; il en est pour eux des poésies comme des couleurs : l'écarlate et la pourpre leur plaisent dans les vêtements avant les couleurs modérées dont se revêtent les peuples les plus avancés en civilisation et en vrai goût.

Je rentrai la nuit tombante, mes vers dans la mémoire, et me les redisant à moi-même avec une douce prédilection. J'étais comme le musicien qui a trouvé un motif et qui se le chante tout bas avant de le confier à l'instrument. L'instrument pour moi, c'était l'impression. Je brûlais d'essayer l'effet du timbre de ces vers sur le cœur de quelques hommes sensibles. Quant au public, je n'y songeais pas, ou je n'en espérais rien. Il s'était trop endurci le sentiment, le goût et l'oreille aux vers techniques de Delille, d'Esménard et de toute l'école classique de l'empire, pour trouver du charme à des effusions de l'âme, qui ne ressemblaient à rien, selon l'expression de M. D\*\*\* à Raphaël.

Je résolus de tenter le hasard, et de les faire imprimer à vingt exemplaires sur beau papier, en beau caractère, par les soins du grand artiste en typographie, de l'*Elzevir* moderne, M. Didot. Je les envoyai à un de mes amis à Paris : il me les renvoya imprimés. Je fus aussi ravi, en me lisant pour la première fois, magnifiquement reproduit sur papier vélin, que si j'avais vu dans un miroir magique l'image de mon âme. Je donnai mes vingt exemplaires à mes amis : ils trouvèrent les vers harmonieux et mélancoliques ; ils me présagèrent l'étonnement d'abord, puis après l'émotion du public. Mais j'avais moins de confiance qu'eux dans le goût dépravé, ou plutôt racorni, du temps. Je me contentai de ce public composé de quelques cœurs à l'unisson du mien, et je ne pensai plus à la publicité.

Ce ne fut que longtemps après, qu'en feuilletant un jour mon volume de Pétrarque, je retrouvais ces vers, intitulés *Méditation*, et que je les recueillis par droit de primogéniture pour en faire la première pièce de mon recueil. Ce souvenir me les a rendus toujours chers depuis, parce qu'ils étaient tombés de ma plume comme une goutte de la rosée du soir sur la colline de mon berceau, et comme une larme sonore de mon cœur sur la page de Pétrarque où je ne voulais pas écrire, mais pleurer.

**9/ Lamartine, « Le soir », *Méditations poétiques*, 1820.**

Le soir ramène le silence.  
Assis sur ces rochers déserts,  
Je suis dans le vague des airs  
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;  
A mes pieds l'étoile amoureuse.  
De sa lueur mystérieuse  
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre  
J'entends frissonner les rameaux :  
On dirait autour des tombeaux  
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup détaché des cieux,  
Un rayon de l'astre nocturne,  
Glissant sur mon front taciturne,  
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,  
Charmant rayon, que me veux-tu ?  
Viens-tu dans mon sein abattu  
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler  
Des mondes le divin mystère ?  
Les secrets cachés dans la sphère  
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence  
T'adresse-t-elle aux malheureux ?  
Viens-tu la nuit briller sur eux  
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir  
Au coeur fatigué qui t'implore ?  
Rayon divin, es-tu l'aurore  
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon coeur à ta clarté s'enflamme,  
Je sens des transports inconnus,  
Je songe à ceux qui ne sont plus  
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux  
Glissent ainsi sur le bocage ?  
Enveloppé de leur image,  
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !  
Loin de la foule et loin du bruit,  
Revenez ainsi chaque nuit  
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour  
Au sein de mon âme épuisée,  
Comme la nocturne rosée  
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... mais des vapeurs funèbres  
Montent des bords de l'horizon :  
Elles voilent le doux rayon,  
Et tout rentre dans les ténèbres.

## 10/ Lamartine, « Le vallon », *Méditations poétiques*, 1820.

Mon coeur, lassé de tout, même de l'espérance,  
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;  
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,  
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :  
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,  
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,  
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure  
Tracent en serpentant les contours du vallon ;  
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,  
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;  
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :  
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée  
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,  
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux,  
Comme un enfant bercé par un chant monotone,  
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,  
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,  
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,  
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;  
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.  
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :  
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon coeur est en repos, mon âme est en silence ;  
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,  
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,  
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,  
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;  
L'amour seul est resté, comme une grande image  
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,  
Ainsi qu'un voyageur qui, le coeur plein d'espoir,  
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,  
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;  
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;  
Comme lui, respirons au bout de la carrière  
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours  
d'automne,  
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;  
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,  
Et seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;  
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours  
Quand tout change pour toi, la nature est la même,  
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :  
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;  
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,  
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;  
Dans les plaines de l'air vole avec l'aiglon ;  
Avec le doux rayon de l'astre du mystère  
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :  
Sous la nature enfin découvre son auteur !  
Une voix à l'esprit parle dans son silence :  
Qui n'a pas entendu cette voix dans son coeur ?



**11/ Lamartine, « Souvenir », *Méditations poétiques*, 1820.**

En vain le jour succède au jour,  
Ils glissent sans laisser de trace ;  
Dans mon âme rien ne t'efface,  
Ô dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années  
S'accumuler derrière moi,  
Comme le chêne autour de soi  
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;  
Mon sang refroidi coule à peine,  
Semblable à cette onde qu'enchaîne  
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,  
Que le regret vient embellir,  
Dans mon sein ne saurait vieillir  
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;  
Et quand mon regard solitaire  
Cessa de te voir sur la terre,  
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore  
Que tu fus à ce dernier jour,  
Quand vers ton céleste séjour  
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté  
Dans les cieux même t'a suivie ;  
Tes yeux, où s'éteignait la vie,  
Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine  
Soulève encor tes longs cheveux ;  
Sur ton sein leurs flots onduleux  
Retombent en tresses d'ébène,

L'ombre de ce voile incertain  
Adoucit encor ton image,  
Comme l'aube qui se dégage  
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme  
Avec les jours revient et fuit ;  
Mais mon amour n'a pas de nuit,  
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois,  
Dans le désert, dans le nuage ;  
L'onde réfléchit ton image ;  
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,  
Si j'entends le vent soupirer,  
Je crois t'entendre murmurer  
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars  
Qui des nuits parsèment le voile,  
Je crois te voir dans chaque étoile  
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyr  
M'enivre du parfum des fleurs.  
Dans ses plus suaves odeurs  
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,  
Quand je vais, triste et solitaire,  
Répandre en secret ma prière  
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;  
Tes ailes reposent sur moi ;  
Tous mes songes viennent de toi,  
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main  
De mes jours déliait la trame,  
Céleste moitié de mon âme,  
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,  
Comme deux soupirs confondus,  
Nos deux âmes ne forment plus  
Qu'une âme, et je soupire encore !

**12/ Lamartine, « L'automne », *Méditations poétiques*, 1820.**

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !  
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,  
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;  
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !  
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?  
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore  
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ? ...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;  
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;  
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,  
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

**13/ Musset « Lettre à M. de Lamartine », *Poésies nouvelles*, 1836. (extraits)**

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,  
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine  
Où finir en héros son immortel ennui,  
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,  
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,  
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli  
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,  
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,

Vous souvient-il encor qui les avait écrits ?  
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.  
Vous veniez d'essayer pour la première fois  
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts. (...)

Poète, maintenant que ta muse fidèle,  
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,  
De la verveine en fleur t'a couronné le front,  
À ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.  
De t'égalier jamais je n'ai pas l'espérance ;  
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis,  
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,  
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.  
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,  
Et je ne songe point que tu me répondras ;  
Pour être proposés, ces illustres échanges  
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.  
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;  
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,  
Et j'ai pris, devant moi, pour une nuit profonde  
Mon ombre qui passait pleine de vanité.  
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,  
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,  
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême  
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,  
Ne sait par coeur ce chant, des amants adoré,  
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ?  
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse  
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,  
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,  
Profonds comme le ciel et purs comme les flots ?  
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,  
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,  
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,  
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas ?  
Quiconque aima jamais porte une cicatrice ;  
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir ;  
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,  
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.  
Te le dirai-je, à toi, chanteur de la souffrance,  
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?  
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,  
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,  
Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui ?  
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,  
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,  
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,  
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon coeur ?  
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,  
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,  
Je me suis étonné de ma propre misère,  
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir ?  
Ah ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,  
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter ?  
Comment exprimerai-je une peine indicible ?  
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter ?

« Epître à Félix Guillemandet sur sa maladie »

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme  
Se plaindre et soupirer comme une faible femme  
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,  
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure  
Allait multipliant comme un écho qui pleure  
Les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,  
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,  
Je resserrais en moi l'univers amoindri ;  
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée  
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,  
Ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature,  
On eût dit qu'avant elle aucune créature  
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi !  
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,  
Et que toute pitié du ciel et de la terre  
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-moi, mon Dieu ! tout homme ainsi  
commence ;  
Le retentissement universel, immense,  
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui ;  
De son être souffrant l'impression profonde,  
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde,  
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion, contemplant sa statue,  
Et promenant sa main sous sa mamelle nue  
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain,  
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique  
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,  
Ne palpète que sous sa main.

Ô honte ! ô repentir ! quoi, ce souffle éphémère  
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,  
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?  
Hâtons-nous d'expié cette erreur d'un insecte,  
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte,  
Perdons nos voix dans le grand chœur !

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,  
J'ai crié ma misère, hélas ! à voix trop haute,  
Mon âme s'est brisée avec son propre cri !  
De l'univers sensible atome insaisissable,  
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,  
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, moins sensible à ses propres misères,  
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères ;  
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,  
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,  
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,  
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue  
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue  
Que roule l'Océan, insensible fardeau !  
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,  
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,  
Palpite dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;  
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,  
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang  
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre  
Comme vient retentir le moindre son qui vibre  
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère  
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,  
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,  
Du cri du Golgotha la tristesse infinie  
Avait pu contenir seule assez d'agonie  
Pour exprimer l'humanité !...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,  
Ce pénible travail de sa lente croissance  
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,  
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,  
Qui mutilé cent fois le bloc dans la carrière  
Avant qu'il vive sous sa main.

Saint-Point, 15 septembre 1837.

..... Eventuellement

**L'homme**

**Adieux à la poésie/préface**